Plancher-Valcour, Philippe Alexandre Louis Pierre

Éginard et Imma

PQ
2019
P65E4

ÉGINARD

ET IMMA,

ANECDOTE DU HUITIÈME SIÈCLE,

MÈLODRAME

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

Mêlé de Chants, Danses, Évolutions militaires, et de Divertissemens;

PAR M. PLANCHER-VALCOUR;

Musique de M. TAIX.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DE LA GAÎTÉ, *le samedi* 8 *Août* 1807.

A PARIS,

Chez { HÉNÉE et DUMAS, impr.-lib., rue Saint-André-des-Arcs, n°. 3;
MARTINET, Libraire, rue du Coq;
BARBA, Libraire, au Palais du Tribunat;
Et tous les Marchands de Nouveautés.

AOÛT, M. D. CCC. VII.

PQ
2019
P65E4

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHARLEMAGNE.	M. Lafargue.
IMMA, fille de Charlemagne.	Mme. Picard.
ÉGINARD, secrétaire de Charlemagne.	M. Marty.
WITIKIND, chef des Saxons.	M. Ferdinand.
RÉGINE, confidente d'Imma.	Mme. Joigny.
WILFRID, officier invalide, n'ayant qu'un bras, une jambe, un œil.	M. Paschal.
GIAFFAR, ambassadeur du calife.	M. Tony.
UN OFFICIER parlant.	M. Beuzeville.
UN SOLDAT chantant.	M. Péroud.
ALCUIN, conseiller.	M. Genest.
Deux autres Conseillers.	M. Camel. M. Boullangé.

Suite de l'ambassadeur du calife.
Officiers, Troupes Françaises, Troupes Saxonnes, Personnages des Divertissemens.

La scène est en Saxe.

Nous poursuivrons, suivant la rigueur des Lois, toutes les Editions qui ne seront point revêtues de notre chiffre.

AUX ARMÉES FRANÇAISES.

Invincibles Légions,

CHARLEMAGNE parut : ses Guerriers se couvrirent de gloire. Mille ans s'écoulèrent..... NAPOLEON naquit.

Plus grand que Charlemagne, il créa des Héros.

J'ose joindre ce faible hommage au tribut d'admiration que la terre étonnée paye aux compagnons d'armes de l'Homme des Siècles.

Vive l'Empereur!

ÉGINARD ET IMMA.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le camp français.)

SCÈNE PREMIERE.

ÉGINARD, *sortant de sa tente.*

Les ordres de Charlemagne sont prêts à être scellés. — Quel homme! quel monarque! A l'instant où la trêve expire, au moment de livrer aux Saxons tant de fois révoltés une bataille décisive, Charles s'occupe encore des moyens de faire fleurir dans ses Etats les lois, les mœurs, les lettres et les arts! aucune partie de l'administration n'échappe à ses vastes conceptions, et son génie se répand sur toutes les parties de l'Empire..... Eh! qui ne triompherait pas sous un aussi grand capitaine! Il est le père et l'ami des guerriers qui combattent sous ses ordres. En cet instant, dépouillé de la pourpre et vêtu comme un simple officier, il parcourt les rangs, s'entretient familièrement avec les soldats, leur prend la main, partage leurs alimens grossiers, les encourage au combat, et leur promet la victoire. Elle n'est pas douteuse. Guidées par un héros, nos armées sont invincibles. Mais ce héros est le père d'Imma, d'Imma, que mon cœur.... Insensé! où t'entraîne une passion funeste!....

SCÈNE II.

ÉGINARD, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sage Éginard, un envoyé de Witikind désirerait parler à l'Empereur.

ÉGINARD.

De Witikind? La trêve n'est point encore expirée, qu'il paraisse: peut-être apporte-t-il aux pieds de Charlemagne les soumissions des Saxons. Je suis chargé à cet égard des ordres de l'Empereur. (*l'officier se retire.*) Charles verrait avec joie une démarche qui arrêterait des flots de sang prêts à couler encore. Quoique les combats le couvrent d'une gloire immortelle, l'humanité, qui parle à son cœur généreux, lui fait désirer la paix,

et souvent ses lauriers ont été arrosés de ses larmes. En lui le prince est grand, l'homme l'est davantage, et le nom de Bienfaiteur du Monde lui paraît plus doux que celui de Conquérant.

SCÈNE III.

ÉGINARD, WITIKIND.

ÉGINARD.

Envoyé de Witikind, vous venez sans doute demander la paix?

WITIKIND.

Je viens m'assurer par moi-même de la générosité de Charles; je viens éprouver s'il est aussi juste, aussi grand que le publie la Renommée. Depuis trente ans, les horreurs d'une guerre injuste pèsent sur les Saxons : que Charles mette un terme à ces calamités, qu'il retire ses troupes, qu'il respecte notre indépendance et notre repos, alors je le croirai digne du nom de Grand.

ÉGINARD.

Le farouche Witikind ne parlerait pas avec plus d'audace. Les Saxons ont-ils oublié l'origine de cette guerre désastreuse? N'est-ce pas le refus de payer le tribut que Pépin leur imposa?....

WITIKIND.

Le tribut!.... Oui, nos pères se couvrirent de honte, et c'est à leurs enfans à venger leur injure. A quel titre serions-nous vos tributaires? et quels droits avaient les Francs sur nous?

ÉGINARD.

Le même droit que les Saxons avaient sur l'Angleterre. Pépin, triomphant, imposa ce tribut aux peuples révoltés, et ce droit fut celui du vainqueur.

WITIKIND.

Pépin! pouvions-nous le reconnaître? Était-il de la Maison royale de Clovis? de cette Maison dont l'origine se perd dans la nuit des siècles les plus reculés, et qui fut si long-tems célèbre par l'éclat de ses exploits, le nombre de ses victoires, et la grandeur de ses conquêtes?

ÉGINARD.

Il n'était pas au pouvoir des hommes de la sauver du naufrage, et cette leçon utile apprend aux rois qu'il est un être tout-puissant qui brise, quand il lui plaît, les sceptres et les couronnes, et qu'un trône occupé par un prince livré à l'inaction et à la mollesse est bientôt ébranlé jusque dans ses fondemens. La postérité dégénérée de Clovis avait mis l'État à deux doigts de sa perte. Les dilapidations, l'injustice, la faiblesse, la corruption, tel est le tableau révoltant des derniers règnes. Pépin parut, et s'assit sur le trône; son fils y monta après lui : l'Empire Français, étendu jusqu'à la mer Baltique en Allemagne, jusqu'à l'Ebre en Espagne, jusqu'au Volturne en Italie, la couronne impériale affermie dans la Maison du

chef des Francs, l'Etat illustré par un glorieux enchaînement de victoires et de triomphes, la nation gouvernée par les lois les plus sages, les lettres encouragées, les arts cultivés, protégés; tels sont les fruits heureux de ce changement de dynastie. Digne rival d'Alexandre et de César, par l'éclat de ses triomphes, Charles les efface par l'éclat de ses vertus : Génie sublime, vaste, intrépide, plusieurs puissances à-la-fois conjurées contre lui n'ont pu lui faire désespérer un instant de la victoire. Il a paru; les rois se sont soumis. Sage dans ses desseins, constant et ferme dans ses entreprises, il sait les soutenir avec courage, et forcer la fortune à les couronner : heureux dans l'exécution, il impose la loi à tous ses ennemis, et ne la reçoit d'aucun. Osez comparer à ce héros, l'étonnement du Monde, les derniers rejetons de la race abâtardie du sicambre Clovis.

WITIKIND.

Qu'il triomphe, j'y consens : mais je n'appris jamais à fléchir sous un maître; jamais Witikind, jamais les Saxons ne renonceront à leur indépendance.

ÉGINARD.

Un peuple qui veut rester indépendant, doit être juste et garder ses sermens. Dix fois ce héros, qui eût pu exterminer les Saxons, a daigné leur pardonner; dix fois, oubliant la générosité de ce prince, ils ont profité de son éloignement pour reprendre les armes. Tandis qu'en Lombardie on ceignait son front auguste de la couronne de fer, vous tramiez de nouvelles perfidies; et quand, pour prévenir les ravages des forbans du Nord, de ces pirates avides, il établissait à Boulogne le principal arsenal de sa marine, vous portiez partout la flamme et le fer. Il l'apprend, il vole : la foudre n'est pas plus prompte. Vous le croyiez à bord de ses vaisseaux, il était en Germanie. Tremblez d'épuiser la longanimité d'un héros qui pourrait enfin faire disparaître de la terre un peuple sans foi.

WITIKIND.

Sans foi! des guerriers commandés par Witikind! Arrêtez et respectez le défenseur de la liberté des Saxons. Witikind! vous ne le connaissez pas! vous l'outragez! Sachez qu'il est sous vos yeux.

ÉGINARD.

Witikind!

WITIKIND.

C'est sans doute l'arrêt de ma mort?

EGINARD.

Que dites-vous? un envoyé! Votre personne est sacrée. Charles a respecté des princes qu'il pouvait atteler à son char de triomphe.

WITIKIND.

Hé bien, je rejoins l'armée des Saxons; puisque Charles per-

siste dans ses projets, une entrevue avec lui deviendrait inutile : C'est les armes à la main que je veux me présenter devant lui. Ce jour va décider du sort des Saxons; ils recouvreront leur liberté, ou Witikind dormira couché sur la poussière.

ÉGINARD.

Seigneur, daignez réfléchir.....

WITIKIND.

La paix sans condition, ou une guerre à mort. Il n'est point de milieu.

SCÈNE IV.

ÉGINARD, *seul.*

Insensé ! tu cours à ta perte !... J'admire son superbe courage, et je le plains ! C'est donc en vain que je m'étais flatté de voir s'éteindre le feu de la guerre dans ces climats ! Il va se rallumer de nouveau ! Ah ! qu'il respecte du moins l'asile de la beauté et de la vertu !.... Je les aperçois d'ici ces tours fortunées qui dominent l'édifice où réside Imma, Imma qui voulut suivre son père, Imma que j'adore, et que le sort n'a pas fait naître pour moi !

(*Musique annonçant l'arrivée des troupes. — Éginard rentre dans sa tente.*)

SCÈNE V.

UN OFFICIER, Troupes.

(*Les troupes défilent et se placent.*)

L'OFFICIER, *aux troupes.*

Camarades, en attendant notre illustre chef, vous pouvez vous préparer au combat par vos délassemens ordinaires, des chants et des danses. Buvons à la victoire, et chantez-nous la vieille chanson de Roland.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Jeunes Filles, *apportant des rafraîchissemens.*

(*Musique. — On se mêle, on verse et l'on boit. — Les Jeunes Filles et un nombre pareil de guerriers forment des danses. Un vieux soldat chante sur l'avant-scène la chanson suivante :*)

CHANSON.

LE VIEUX SOLDAT.

Amis, sous le chef qui nous mène,
Marchons et par monts et par vaux ;
Sous un aussi grand capitaine,
Tout soldat devient un héros.

La Gloire, un peu capricieuse,
A sa voix a capitulé;
Dans le fourreau de sa *joyeuse*,
De son boudoir il a la clé.

CHŒUR.

La Gloire, etc. (*On danse.*)

LE SOLDAT.

Affrontant chaleur et froidure,
Avec nous il marche, il combat;
Il couche avec nous sur la dure,
Et comme nous il est soldat.

CHŒUR.

La Gloire, etc.

LE SOLDAT.

Il a le démon de Socrate
Et la fortune de César;
Il a le cachet d'Harpocrate;
De la Victoire il a le char.
La Gloire, un peu capricieuse,
A sa voix a capitulé;
Dans le fourreau de sa *joyeuse*,
De son boudoir il a la clé.

CHŒUR.

La Gloire, etc.

(*On entend un appel de trompettes. — Les Jeunes Filles s'éloignent. — Les troupes se mettent en bataille. Eginard sort de sa tente.*)

SCÈNE VII.

CHARLEMAGNE, Officiers de sa Suite, EGINARD.

UN OFFICIER.

Vive Charlemagne! Vive notre auguste Empereur!

UN SOLDAT.

Notre ami!

UN AUTRE SOLDAT.

Notre appui!

3e. SOLDAT.

Notre père!

TOUS.

Vive l'Empereur!

CHARLEMAGNE.

Soldats! l'ennemi est en présence; il vous prépare une nouvelle moisson de lauriers. Ce sont ces mêmes Saxons, dont vous avez triomphé tant de fois; vous en triompherez encore. La gloire du nom des Francs, la tranquillité de l'État, votre honneur, votre repos, votre attachement à ma personne, tout l'exige. Cette journée sera décisive, et demain vous direz avec orgueil : *Il exista*

des *Saxons.* (*Les soldats agitent leurs lances.*) Eginard ! quel est cet envoyé de Witikind, qui s'est présenté au camp ?

EGINARD.

Seigneur, c'est Witikind lui-même : il demandait la paix sans condition.

CHARLEMAGNE.

J'estime Witikind : mais trop long-tems les Saxons ont abusé de ma clémence. Le sort en est jeté ! Soldats ! j'ai donné des ordres pour l'attaque, et sans doute elle s'exécute en cet instant. Marchez et rejoignez le corps de l'armée ; aussitôt que mes ordres seront exécutés, je serai au milieu de vous. Si la victoire était douteuse, vous me verriez le premier affronter la mort et la porter dans les rangs ennemis ; mais les lauriers croissent pour vous, et vous n'avez qu'à les cueillir. Soldats ! vous êtes Francs, et Charles est votre Empereur.

(*Les troupes défilent.*)

SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, EGINARD, Officiers.

(*Tandis que les troupes défilent, Eginard lui présente les parchemins qui contiennent ses ordres. Il les lit. — A l'instant où les troupes ont disparu, deux officiers apportent une table antique qu'ils ont prise sous une tente, et la déposent près de Charlemagne, qui scelle ses ordres avec le pommeau de son épée, il les remet à un officier, en disant :*)

CHARLEMAGNE.

Voilà mes ordres, (montrant son épée.) *et voilà ce qui les fera respecter de mes ennemis* (1).

(*L'officier qui a reçu les ordres, s'éloigne. Les autres officiers s'écartent sur un signe de Charlemagne.*)

CHARLEMAGNE, *prenant la main d'Eginard.*

Il est tems, mon ami, il tems de mettre un terme aux calamités de la guerre. J'ai pris les armes pour repousser l'injure, pour faire respecter le nom des Francs ; pour terrasser l'hydre des coalitions sans cesse renaissantes, pour affermir la gloire, la dignité, la tranquillité de l'Empire. Ma cause était juste, le succès a couronné mes efforts ; l'esprit de vertige semble diriger toutes les opérations de nos ennemis ; la sagesse éternelle a daigné m'éclairer et préparer nos triomphes. DIEU PROTÉGE LA FRANCE !

EGINARD.

O mon prince ! ô mon maître !....,

(1) Paroles de Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

Ajoute ton ami! Charles n'a point oublié les services importans qu'Eginard a rendus à son prince, à l'État; Il n'a point oublié, que la main qui sait si bien tenir la plume, sait aussi tenir une épée. J'ai vu combattre Eginard à mes côtés; souvent son corps me servit de bouclier : il m'est aussi cher que mes enfans.

EGINARD.

Eh! qui pourrait ne pas exposer sa vie pour un Monarque aussi juste, aussi sensible, aussi grand! Quelle armée ne serait pas victorieuse, quand elle est guidée par un héros!

CHARLEMAGNE.

Oui! tous nos jours sont marqués par des conquêtes : mais combien ces triomphes coûtent à ma sensibilité! Né pour les armes, pour les dangers, pour la gloire, je vois avec douleur ces guerriers moissonnés à la fleur de l'âge; je vois, avec horreur ces champs ensanglantés et couverts des corps inanimés de ces mêmes ennemis, auxquels il m'eût été si doux de pardonner!

EGINARD.

Eh! qui pourrait, seigneur, vous reprocher les malheurs de la guerre? Quand vos ennemis, dominés par cet ascendant irrésistible du génie d'un héros toujours vainqueur, devaient se prosterner à vos pieds, ils osaient lever leurs têtes altières; vaincus, ils prétendaient encore dicter des lois, et le vainqueur, armé de la foudre, mais toujours modéré, toujours grand, la tenait suspendue sur leurs têtes, et leur présentait encore l'olivier de la paix.

CHARLEMAGNE.

C'est que l'amour des hommes l'emporte sur l'amour des armes; c'est que le cri de l'humanité parle plus profondément à mon cœur que le desir de la victoire; ou plutôt, c'est parce que la véritable gloire est celle du héros pacificateur. Ces peuples, égarés par des insinuations perfides, ces soldats, qui tombent par milliers sous le glaive du vainqueur, sont des hommes; la mort promène également sa faulx dans les rangs des vainqueurs, et mes soldats sont mes enfans.

EGINARD.

Mais, seigneur, pouvez vous espérer de réduire ces fiers Saxons à l'impuissance de reprendre les armes? Toujours vaincus, ne se sont-ils pas toujours armés de nouveau? Faudra-t-il donc les exterminer!

CHARLEMAGNE.

En déposant le glaive de Mars, je saisirai le bouclier de Minerve; le conquérant disparaîtra, pour faire place à l'homme d'état; je transplanterai les Saxons en Flandre, en France, en Italie. Des colonies de Francs s'établiront dans les terres des vaincus : ainsi, je saurai les dompter et les arracher à leur propre fureur. Quant à Witikind, dont j'admire la valeur, dont j'estime les grandes

qualités, je saurai le dédommager des chances de la guerre, et le forcer, par mes bienfaits, à s'attacher à la fortune de Charles. Alors je pourrai sans crainte retourner dans mes Etats, y faire fleurir les lois, le commerce et les arts; je pourrai jouir du plaisir si doux de vivre au sein d'une famille qui m'est chère, et dont me tient lieu la sensible Imma, que sa tendresse, que la piété filiale attache à mes pas.... Vous vous troublez, Eginard! ne rendriez-vous pas justice?....

EGINARD.

Moi, seigneur!..... Je révère Imma comme l'image la plus pure de la Divinité.

CHARLEMAGNE.

Imma est la digne fille de Charles.

EGINARD, *toujours troublé.*

Oui! fille d'un héros, brillante de vertus et d'attraits, on ne doit en parler qu'avec le respect le plus profond.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, sur tous les points la victoire s'est montrée fidèle à nos étendards. Partout les Saxons sont repoussés, défaits, taillés en pièces; partout ils tombent sous le fer du vainqueur; mais leur défaite, leurs blessures, la mort même, rien ne peut ébranler leur courage farouche; ils refusent de se rendre, ils jurent de périr jusqu'au dernier. Ils se précipitent en furieux qui ont fait le sacrifice de leur existence, et qui n'ont plus rien à redouter. Partout la mort plane dans leurs rangs dispersés, et le champ de bataille n'offre plus qu'un théâtre de carnage et d'horreur!

SCENE X.

CHARLEMAGNE, EGINARD, WITIKIND, Officiers et Troupes françaises et saxonnes.

(*Ces dernières sont poursuivies.*)

CHARLEMAGNE.

Guerriers Francs, soyez aussi généreux qu'intrépides, et qu'à l'ardeur des combats succèdent les élans sublimes de l'humanité; qu'on respecte les vaincus, qu'on soigne les blessés, qu'on leur administre les secours les plus prompts; ce ne sont plus nos ennemis, ce sont des hommes; ils sont malheureux, et le malheur est sacré. Eginard! allez trouver Witikind; ce guerrier généreux était digne d'un meilleur sort. Dites-lui que je l'estime, que je le plains, et que je lui pardonne: qu'il paraisse, qu'il se présente

avec sécurité. S'il pouvait douter un instant de la loyauté de Charles, offrez-lui des ôtages, pour sûreté de ma parole.

(*Witikind, qui avait paru dès le commencement du discours de Charlemagne, et qui avait réprimé l'ardeur de sa marche pour l'entendre, s'avance alors et parle.*)

WITIKIND.

Ce dernier trait me désarme, et je reconnais Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

Witikind!

WITIKIND.

La fortune a trahi mon courage, mais sans abaisser ma fierté. Forcé de t'admirer, je préférais la mort à la honte de te devoir la vie. Mais ce que la force de tes armes, ta gloire, tes triomphes n'eussent jamais obtenu de mon cœur ulcéré, ta clémence, ta générosité, ta loyauté viennent de l'obtenir. Charlemagne, ton ascendant l'emporte sur le mien : qu'exiges-tu de Witikind?

CHARLEMAGNE.

Son amitié. Si le prince des Saxons souffre de se voir comblé des bienfaits de l'Empereur des Francs qu'il réfléchisse que Charles est son ami, et qu'on peut, sans rougir, accepter les dons de l'amitié. Voilà ce que j'exige de Witikind.

WITIKIND.

Seigneur!.....

CHARLEMAGNE.

Soldats! vous vous êtes montrés dignes de moi; je suis content de vous. Que la discipline la plus sévère succède à l'ardeur des combats. Bientôt vous reverrez vos foyers et vous recueillerez en paix le prix de vos nobles travaux. Eginard, quelle que soit mon impatience de revoir Imma, je ne partirai qu'après avoir donné mes ordres pour le soulagement des infortunées victimes de la guerre. Tu me précéderas de quelques heures, pour annoncer à cette fille chérie le triomphe de l'armée et le retour de son père.

EGINARD.

J'obéirai, seigneur.

CHARLEMAGNE.

Vous, Witikind, n'éprouvez-vous point quelque répugnance à suivre votre ami?

WITIKIND.

Moi! seigneur? tous mes jours sont consacrés à Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

En ce cas, nous partirons ensemble. (*Il tend la main à Eginard.*) Adieu, Eginard. (*Eginard se prosterne devant lui; Charlemagne le relève et l'embrasse.*) Dans mes bras, mon ami!

Musique. — Marche. — Sortie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le Théâtre représente un salon du palais de Charlemagne ; d'un côté est le trône de l'Empereur ; de l'autre une estrade.)

SCÈNE PREMIERE.

RÉGINE, WILFRID.

WILFRID.

Vive Dieu ! vous avez beau dire, vous êtes charmante ! je ne le sais que trop ; vous avez des petites manières si drôles, des formes si appétissantes, qu'il y a plaisir à vous voir ! Mais, par la *joyeuse* de Charlemagne, tout cela ne vaut pas une bataille !

RÉGINE.

Hé ! mais, valeureux Wilfrid, c'est donc une bien belle chose ?

WILFRID.

Une bataille ! c'est une chose superbe : il n'y a rien de beau comme ça ! Tenez, aimable Régine, figurez-vous deux armées en présence : soixante, quatre-vingt mille hommes d'un côté, autant de l'autre, plus ou moins, tous armés de hallebardes, de lances, de piques, d'arcs, d'arbalètes, de matras, de frondes, de massues, de maillets, d'angons, de haches, d'épées : cela forme un coup d'œil charmant ! Tout-à-coup la trompette sonne, on donne le signal, on part, on court, on s'élance, on se mêle, on combat ; c'est un plaisir ! L'ennemi a beau être brave, ardent, intrépide, n'importe, il faut qu'il cède. Charlemagne est là, et la victoire est avec lui. Aussi, vous les voyez qui font des quarts de conversion, des demi-tours à droite si subtils, que cela ressemble à une fugue comme deux gouttes d'eau. Morbleu ! si je n'avais pas laissé un bras en Aquitaine, un œil en Lombardie, et une jambe à Roncevaux !....

RÉGINE.

En effet, j'avoue que vous êtes fort à plaindre.

WILFRID.

A plaindre ! Je ne me plains pas, moi. Ce sont mes titres d'honneur. D'ailleurs, je suis bien ici ; si je n'ai pas le bonheur d'y voir mon héros, j'ai du moins le plaisir d'y voir la belle Imma, sa digne fille ; et cela console. Mais, à l'armée, morbleu ! nous vivons en famille, et l'on ne distingue le chef que par l'amitié et le respect que lui portent ses enfans. Et puis, tenez, se promener, boire, manger, dormir, quand les autres se battent, cette idée là me tue, moi. Mon sang bouillonne et trotte au pas de

charge ; je cherche mon bras gauche et ma jambe droite : je ne les trouve pas, et j'enrage ! C'est qu'on n'a pas tous les jours l'occasion de se faire tuer sous les yeux d'un héros, voyez-vous: C'est le diable !

RÉGINE.

Cette ardeur martiale peint bien votre dévouement pour l'auguste Charlemagne. Mais il le mérite, et il a droit de l'attendre de tous les guerriers qui composent son armee.

WILFRID.

S'il le mérite ! mille citadelles ! C'est le plus grand capitaine qui ait jamais existé !

RÉGINE.

Ajoutez le plus grand des mouarques.

WILFRID.

C'est juste.

RÉGINE.

Le prince le plus instruit.

WILFRID.

Je le crois : mais ça n'entre pas dans ma consigne. Je ne sais pas lire, moi. Mais, vive Dieu ! je savais me battre. Aujourd'hui.... aujourd'hui, je ne sais plus rien. Attendez donc, attendez donc; il me semble qu'auprès de vous je sais encore quelque chose.

RÉGINE.

Quoi donc?

WILFRID.

Eh ! mais..... je sais aimer.

RÉGINE.

Aimer !

WILFRID.

Eh ! pourquoi pas ? Si le corps est invalide, le cœur est sain et brûlant. Telle que vous la voyez, la maison est encore solide, quoique d'un côté elle pêche par les fondations, et que de l'autre le diable ait emporté une aile du bâtiment, auquel il ne reste plus qu'une fenêtre. Est-ce que vous mépriseriez un brave homme, qui aurait perdu une partie de ses equipages pour servir son prince ?

RÉGINE.

Le mépriser ! Il s'en faut beaucoup. Mais, vous le savez, Wilfrid, j'ai fait vœu de ne jamais quitter Imma.

WILFRID.

Ah ! diable ! c'est vrai ; je n'y pensais pas. Morbleu ! si certain jeune homme, de par le monde, que Charlemagne estime, et que nous aimons tous.....

RÉGINE.

Eh bien ?

WILFRID.

Pourquoi n'est-il pas né prince ? nous pourrions faire partie carrée, et nous serions tous heureux.

RÉGINE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous.

WILFRID, *apercevant Imma.*

Chut ! motus !

SCENE II.

IMMA, RÉGINE, WILFRID.

(*Wilfrid va au-devant d'Imma, et la salue.*)

IMMA.

Bonjour, brave Wilfrid. (*A Régine.*) Hé bien, Régine, on n'a point encore de nouvelles de l'armée ?

RÉGINE.

Non, Madame.

WILFRID.

Par l'épée de Roland ! L'armée ! L'armée ! Elle trotte, elle campe, elle bivouaque, elle distribue à l'ennemi des billets de logement pour l'autre monde ; et Wilfrid est dans un palais, bien couché, bien nourri ! Morbleu ! il y a de quoi s'aller noyer de rage. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

IMMA, RÉGINE.

IMMA.

Qu'a-t-il donc ?

RÉGINE.

Eh ! Madame, ce brave homme se désole d'être forcé de rester dans l'inaction, tandis que nos troupes se battent. Il ne rêve que de piques, de coups d'épées. Il n'est pas content d'avoir laissé sur le champ de bataille la moitié de sa personne, et son chagrin est de n'en pouvoir sacrifier le reste pour le service de son prince.

IMMA.

Tel est le vœu de toute l'armée, Régine, et c'est le plus bel éloge de celui qui la dirige. Mais bientôt, si j'en crois ses promesses, nous verrons cesser ces guerres cruelles, ces combats meurtriers qui me font à chaque instant trembler pour les jours précieux du plus tendre des pères. Bientôt respecté par des ennemis qu'il aura mis dans l'impuissance de nuire, il pourra se livrer tout entier à ce plaisir si doux, et le seul que vraiment ambitionne son cœur paternel, celui de rendre les peuples heureux.

RÉGINE.

Sans-doute, Madame, aussitôt que les Saxons seront soumis,

nous quitterons les rives de l'Elbe, pour retourner au palais d'Attigny?

IMMA.

Oh! oui, Charles s'empressera de se rendre dans le sein de sa famille qui gémit de son absence.

RÉGINE.

Ici, la sensible Imma lui tient lieu de cette famille chérie.

IMMA.

Eh! pourrai-je faire moins pour le père le plus tendre? Je n'ai suivi que l'impulsion de mon cœur.

RÉGINE, *avec malice.*

Il me semble qu'Eginard a vu avec joie cet exemple touchant de la piété filiale?

IMMA, *troublée.*

Eginard!.....

RÉGINE.

Honoré de la faveur, de l'estime, de l'amitié de l'auguste Charlemagne, Eginard, en conservant le respect le plus profond pour la princesse sa fille, devrait ne pas se trouver embarrassé en sa présence, et j'ai observé qu'il n'aborde la belle Imma qu'en tremblant. Ce guerrier, qui sait braver les dangers au milieu des combats, n'ose lever les yeux devant elle; il ne peut soutenir le feu de ses regards. Homme instruit et éloquent, il balbutie en lui parlant, et ne retrouve l'usage de sa raison, de son esprit, de sa voix, que quand il n'est plus près d'elle. Eginard, en un mot, est victime d'un feu qui le dévore, et qu'il s'efforce en vain de cacher.

IMMA.

Quoi! Régine, tu pourrais soupçonner?....

RÉGINE.

Je soupçonne plus encore.

IMMA.

Plus!

RÉGINE.

Oui. Je présume que ces mouvemens secrets ne vous ont point échappé et que la sensible Imma n'a pu refuser au moins une tendre pitié à l'amant dont elle ne peut faire le bonheur.

IMMA.

Ah! garde toi de jamais révéler ce fatal secret. Oui, j'ai remarqué l'amour que j'ai inspiré à Eginard, et, je te l'avoue, Régine, ses grandes qualités, ses vertus m'ont frappée. J'ai plus d'une fois émi des devoirs que m'impose mon rang; mais je n'oublierai point ce que je dois au sang de Charlemagne. Jamais Eginard ne connaîtra l'intérêt qu'il m'inspire. Il ne peut obtenir ma main; je ne recevrai celle de personne, si mes vœux sont exaucés par le meilleur des pères.

SCENE IV.

IMMA, RÉGINE, WILFRID.

WILFRID.

Mille escadrons armés ! c'est lui ! c'est lui ! bride abattue, grand galop, ventre à terre, et la victoire galope avec lui.

IMMA et RÉGINE.

Qui donc?

WILFRID.

L'ami de mon héros ; Eginard.

IMMA.

Eginard ! et mon père n'est point avec lui ?

WILFRID.

Vive Dieu ! Madame, ne voyez-vous pas qu'il précède l'entrée triomphante du plus grand Capitaine de l'Univers ? Dans une heure, peut-être, ce bon père pressera sa fille dans ses bras. Mais par la couronne de fer ! jamais Charles ne quitta le champ de bataille que le dernier.

RÉGINE.

Et vous avez vu Eginard ?.....

WILFRID.

De loin. La princesse était inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de l'armée. J'aurais couru au bout du Monde.... si je pouvais courir ; mais, heureusement, je me suis dit à part moi : Wilfrid, il y a là-haut certain donjon, d'où l'on peut apercevoir....

IMMA, *avec intérêt.*

Ah ! grand dieu ! vous avez monté ?

WILFRID.

Oui-dà, j'ai grimpé là-haut, moi, avec ma jambe de moins ; je l'ai vu, je l'ai reconnu, c'est lui ! *Vivat* ! les Saxons sont flambés. Courons !.... oui, courons.... un moment. Il m'a fallu du tems pour descendre : je ne suis rien moins qu'alerte, tel que vous me voyez. Les Gascons et les Lombards y ont mis bon ordre, et..... le voilà ! le voilà !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉGINARD, Suite.

WILFRID.

Sommes-nous vainqueurs?

ÉGINARD.

Oui, mon brave.

WILFRID.

Vive l'Empereur ! je peux mourir gaîment.

ÉGINARD, *à Imma.*

Madame, le ciel a protégé nos armes, et votre auguste père ne compte

compte plus d'ennemis. Le chef des Saxons, le fier Witikind lui-même a subi la loi du vainqueur, et notre invincible monarque m'a chargé de l'emploi glorieux, et bien doux pour mon cœur, de vous annoncer ce nouveau triomphe et son retour.

IMMA.

Digne ministre du plus grand des rois, vous rendez le calme à mon âme alarmée. Plus d'une fois, je vous l'avoue, j'ai tremblé pour les jours du héros de la France.

ÉGINARD.

Souvent, il est vrai, je l'ai vu s'exposer comme un simple soldat: mais, madame, Charlemagne est un père au milieu de ses enfans; toute l'armée a les yeux sur lui. Eh! quel guerrier ne briguerait pas l'honneur de recevoir la mort en défendant les jours de son prince? Il n'en est aucun qui ne lui fit un rempart de son corps; et si l'heureux Éginard a joui de cet avantage inappréciable, c'est parce qu'il se trouvait le plus près de lui.

IMMA.

Hé quoi! je vous devrais?..... Mais, Éginard, n'êtes-vous pas blessé?

ÉGINARD.

J'ai su détourner le coup dirigé sur ma tête; et une blessure assez légère est mille fois trop payée par le tendre intérêt que la ch..... la sensible Imma daigne me témoigner.

IMMA.

Je verrai toujours.... avec l'intérêt.... le plus vif, le sauveur de mon père.

WILFRID.

Vive Dieu! vous êtes né coiffé. Comment vous avez été assez heureux?..... (*il baise le bas de son habit avec transport.*) Non, tenez, permettez que je vous embrasse.

ÉGINARD.

De grand cœur, mon ami.

WILFRID.

Ainsi donc, les Saxons, affaire toisée. Mais, dites-moi, les avez-vous bien rossés? là!....

ÉGINARD.

Oh! complètement.

WILFRID.

Complètement! Où étais-tu, Wilfrid? Oh! la chienne de jambe!.... Pardon, princesse, c'est la colère qui.....

IMMA.

Il n'est donc plus de dangers à redouter, et la paix va succéder aux horreurs de la guerre.

ÉGINARD.

Oui, Madame. L'Empereur arrive avec sa suite et le prince Witikind, auquel il daigne accorder son amitié.

WILFRID.

Morbleu ! je le reconnais bien là : toujours noble, grand, généreux, rendant le bien pour le mal : miséricordieux..... comme la Divinité ! Ah ! il faut convenir d'une chose, c'est que ses ennemis sont bien petits auprès de lui.

ÉGINARD.

Je devais le précéder de quelques heures ; mais deux chevaux se sont abattus sous moi : ce contre-tems a retardé ma marche, et sans doute, Madame, vous le verrez dans quelques instans.

IMMA.

Ah ! je suis au comble de mes vœux.

WILFRID.

Mille arbalêtes ! et nous n'avons rien de prêt pour recevoir ce héros ! Pas un arc de triomphe, un tournois, une joûte ! pas un divertissement ! Aimable Régine, envoyez au moins cueillir toutes les fleurs qui se trouvent dans les jardins des environs, nous en tresserons des couronnes, des guirlandes..... que sais-je, moi ?

RÉGINE.

Vous oubliez, brave Wilfrid, que nous sommes au 2 décembre, et que, dans cette saison, l'on ne trouve plus de fleurs dans les jardins ?

WILFRID.

Ah ! diable ! c'est vrai ; je n'y pensais pas. Mais aussi, qui jamais s'est imaginé, à moins d'être né à l'embouchure de la Newa, de donner une bataille le 2 décembre ? Cet homme étonnant brouille toutes mes idées : il se bat l'hiver comme l'été ; il travaille la nuit comme le jour. Les heures, les saisons, il vous culbute tout cela, comme il culbute ses ennemis. Morbleu ! si j'avais encore ma jambe droite !....

RÉGINE.

Pourquoi cela ?

WILFRID.

J'irais moi-même inviter toute la jeunesse des villages voisins.....

PLUSIEURS VOIX, *dans l'éloignement.*

Vive l'Empereur ! vive l'Empereur !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLEMAGNE, WITIKIND, Gardes, Officiers, Suite.

IMMA, *avec un cri de joie.*

C'est lui ! (*elle s'élance dans les bras de son père.*) Mon père !

CHARLEMAGNE.

Embrasse-moi, mon Imma !

IMMA.

Seigneur, quand le Monde entier révère en vous le plus grand,

le plus redouté, le plus généreux des monarques, permettez à votre fille de ne voir en lui que le meilleur et le plus chéri des pères ; permettez à sa tendresse de s'épancher dans votre sein, et d'y répandre les larmes du sentiment, légitime tribut de la piété filiale.

CHARLEMAGNE.

Imma, les douces impulsions de la nature doivent céder aux grands intérêts de l'État ; mais la paix, je l'espère, va succéder à ces convulsions politiques qui ne peuvent cesser qu'après des crises terribles. Les volcans sont éteints. Quelques pirates insolens osent encore lever leurs têtes altières : mais si j'en crois ma fierté, mon courage, l'énergie des guerriers Francs, et la fortune de l'Empire, ces brigands seront anéantis. Bientôt, rendu tout entier aux grandes pensées qui tendent à donner un nouveau lustre à ces contrées fertiles en prodiges, je pourrai donner aussi plus d'instans à la nature. Prince Witikind, je vous présente Imma, l'idole de son père et le modèle de son sexe.

WITIKIND.

Madame, j'ai combattu Charlemagne ; mais Charlemagne commande à la Victoire, et la Victoire lui obéit. Je sens néanmoins qu'en vous voyant on peut oublier ses revers. Loin de me traiter en ennemi, ce prince généreux a daigné m'honorer de son amitié : il ajoute à ce bienfait, en offrant à mes yeux, en me permettant d'adresser mes respectueux hommages à ce que la nature a formé de plus beau, à ce que la sagesse a créé de plus parfait.

WILFRID, *à part.*

Ah ! diable ! il s'enflamme le saxon : voudrait-il nous souffler ?...

IMMA.

Seigneur !.....

CHARLEMAGNE.

Hé ! te voilà, brave Wilfrid ?

WILFRID.

Oui, mon Général, mon Empereur, mon père ! vous me voyez au comble de la joie, et je pleure ; je pleure de plaisir de revoir mon héros ; je pleure de rage de ne pouvoir plus me battre pour lui. Oh ! la maudite journée de Ronceveaux !

CHARLEMAGNE.

Console-toi, mon ami ; tu peux te reposer sur tes lauriers, tu l'as bien mérité. Tu resteras dans ce palais ; tu pourras disposer....

WILFRID.

Et vous partez dans quatre jours, peut-être ? Vive Dieu ! mon Général, vous m'en feriez gouverneur, je n'y resterais pas ; je vous suivrai partout, à pied s'il le faut, dussai-je mourir de fatigue. Je mourrai trop content, si j'obtiens de vous un dernier regard.

CHARLEMAGNE.

Ne te fâche pas, mon ami : tu me suivras.

WILFRID.

Vivat !

CHARLEMAGNE.

Imma, tu connais mon estime, mon amitié pour Eginard ; chaque jour lui donne un nouveau titre à mon attachement. Également recommandable dans les camps et dans les cités, la sagesse de ses conseils, sa promptitude à exécuter mes ordres, sa bravoure, son noble dévouement, tout me fait un devoir de le traiter comme un de mes enfans.

WILFRID, *à part.*

Cela prend figure.

CHARLEMAGNE.

Sans lui, peut-être.....

IMMA.

N'achevez pas, mon père. Epargnez à votre fille le tableau douloureux des dangers que vous avez éprouvés, et croyez que la reconnaissance d'Imma, pour un bienfait aussi grand, égalera la vôtre.

EGINARD.

Sensible Imma ; j'ai rempli mes devoirs : ma récompense est là.

CHARLEMAGNE.

Avouez, intrépide Witikind, qu'il est encore un plaisir plus grand que celui de faire des conquêtes ; c'est celui d'être aimé. Vous voyez ma fille, sa candeur, sa tendresse.... Heureux l'époux qui possédera ce trésor !

WITIKIND.

Seigneur, ébloui de tant d'attraits, je ne puis qu'admirer et me taire. A coup sûr, si Charles est le plus grand des rois, s'il est le plus fier, le plus généreux des guerriers, son auguste fille est l'honneur de son sexe par ses vertus, comme elle en est l'ornement par sa beauté.

WILFRID, *à part.*

Ahie ! ahie ! ahie !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, l'illustre Giaffar, ambassadeur du calife Aaron al Rachild, demande à être admis à déposer aux pieds de V. M. le juste tribut d'admiration et d'hommages que son auguste maître adresse au héros d'Occident.

CHARLEMAGNE.

Que cet ambassadeur soit admis au pied du trône. J'y paraîtrai avec l'éclat qu'exige la majesté de l'Empire, et le nom glorieux du plus sage et du plus vertueux des princes de la dynastie des

Abassides. Prince Witikind, vous connaissez mes sentimens ; je saurai réparer les torts de la guerre ; et quelques soient vos vœux, vous pouvez tout attendre de mon amitié. Vous assisterez à cette audience solemnelle aux côtés d'Imma. Vous, sage Eginard, allez recevoir en mon nom l'envoyé du Soudan de Babylone, et que dans quelques instans il soit introduit dans ces lieux. (*Il sort.*)

(*Eginard laisse percer des mouvemens d'inquiétude, en jetant les yeux sur Imma et sur Witikind. Il hésite, se retourne, et sort après avoir salué; mais il fait un signe d'intelligence à Wilfrid, qui lui répond par un autre signe.*)

SCÈNE VIII.

IMMA, WITIKIND, RÉGINE, WILFRID, Suite.

WILFRID, *à part.*

Les armées son en présence : observons.

WITIKIND.

Hé ! quoi ! du fond de l'Orient, des ambassadeurs sont députés vers Charlemagne, et son nom glorieux retentit jusques sur les rives de l'Euphrate et du Tigre! Ah! le règne de ce monarque est celui des prodiges. Mais de toutes les merveilles qui frappent mes esprits étonnés, il n'en est point qui ait fait sur mon cœur une impression plus vive que cette réunion séduisante de grâces, de candeur, de dignité, de vertus et d'attraits, qu'offre à mes yeux son adorable fille.

WILFRID, *à part.*

La guerre est déclarée ; les hostilités commencent.

IMMA.

Un tel discours a droit de me surprendre dans votre bouche, seigneur. Eh! quoi, vous n'hésitez pas à mettre dans la balance les brillantes qualités du plus grand des monarques et les faibles attraits d'une femme, qui ne doit l'avantage de fixer un instant vos regards, qu'au titre glorieux de fille d'un héros? Cet esprit de courtoisie, si naturel aux guerriers, a dicté, je le sens, un éloge auquel j'étais loin de m'attendre. Mais ces formes, consacrées par l'usage, doivent disparaître devant le tribut d'admiration qu'exigent les vertus de Charlemagne.

WILFRID, *à part.*

Bien attaqué, bien défendu, corbleu !

WITIKIND.

Je vous l'avoue, Madame; né dans les camps, au milieu du tumulte des armes, ne respirant que les combats ; constamment occupé des moyens de défendre l'indépendance des Saxons, jamais mon cœur ne fut enflammé que de l'amour de la gloire. J'obtins quelques succès, j'essuyai des revers, et l'étoile de Witikind pâlit devant l'étoile brillante du héros d'Occident ; mais ce revers même

n'avait pas vaincu ma fierté : la presence d'Imma a pu seul amollir ce courage indompté. Il n'appartient point sans doute à un prince désarmé, vaincu, de former un vœu téméraire : mais ; madame, Charlemagne a daigné me promettre son amitié, il m'a permis de tout attendre de cette amitié précieuse, et, je le sens, de tous les bienfaits dont pourrait me combler ce prince généreux, il n'en est qu'un qui pût flatter mon cœur et mon ambition.

WIIFRID.

Nous y voilà.

IMMA.

Seigneur, fille de Charlemagne, il ne m'appartient pas de prévenir ses ordres ; ses volontés sont mes lois, et lui seul peut disposer d'Imma.

WILFRID, *à part.*

Ahie ! ahie, ahie ! la place capitule. Prévenons Eginard.

IMMA. (*Il sort.*)

Mais, je dois vous le déclarer, c'est dans le sein de sa famille qu'Imma peut trouver le bonheur ; et si Charlemagne daignait consulter mes vœux, il me permettrait de lui consacrer tous mes instans. Un plus long entretien deviendrait inutile, seigneur ; souffrez que je rejoigne mon père, et....

WITIKIND.

C'est à Witikind, Madame, à respecter vos volontés, et quelques soient vos ordres, ils sont sacrés pour lui. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

IMMA, REGINE.

IMMA.

Dans quel trouble me jette cette déclaration imprévue ! Eh quoi ! cet Eginard, l'ami, le sauveur de mon père, a toujours gardé en ma présence un silence respectueux, et l'ennemi de Charlemagne, un ennemi vaincu, qui ne doit l'existence qu'à la générosité de ce prince.... Dieu ! quel soupçon ! Si ce projet était approuvé par mon père ! s'il lui avait fait espérer !.... Vous pouvez tout attendre de mon amitié, lui a-t-il dit.... Malheureuse Imma !... Ciel ! Eginard !

SCÈNE X.

LES MÊMES, EGINARD.

Pardon, Madame, si dans cet instant je m'offre à vos regards ; mais les momens sont précieux, et....

IMMA.

Qu'avez-vous, Eginard ? Vous êtes inquiet, agité !....

EGINARD.

Imma ! mon bonheur eût été de vivre auprès de v...., d'un

prince qui a daigné me traiter en père, de voir son auguste fille prendre quelque intérêt à mon sort. Un instant a détruit une illusion si douce : je suis forcé de m'éloigner.

IMMA.

De vous éloigner, Eginard !

EGINARD.

Un secret pèse sur mon cœur ; j'ai su l'y renfermer. Mais menacé d'un malheur que je n'aurais pas le courage de supporter, je dois, pour ne pas en être le témoin....

IMMA.

Quel malheur ? Expliquez-vous ! vous me glacez d'effroi !

EGINARD.

Il m'est impossible. L'Empereur s'avance vers ces lieux. Daignez accorder au plus infortuné des hommes un instant, un seul instant pour prendre congé de vous.

IMMA.

Eh ! quel instant pourrions-nous choisir ?....

EGINARD.

Celui où plongés dans les bras du sommeil.....

IMMA.

Que dites-vous ? Eginard !

EGINARD.

Dans votre appartement, entourée de vos femmes.....

IMMA.

Moi ! recevoir la nuit !....

EGINARD.

Eh ! la divinité qu'on révère a-t-elle quelque chose à redouter du mortel prosterné à ses pieds ?....

IMMA.

Non, je ne puis consentir....

EGINARD.

Vous me refusez, Imma ! je n'y survivrai pas. (*Il s'éloigne.*)

IMMA.

Eginard ! arrêtez !

EGINARD.

Imma !.... le cortège s'avance.

IMMA.

O Dieu !

EGINARD.

Prononcez.

IMMA.

Que me demandez-vous ?

EGINARD.

La mort ou la vie.

IMMA.

Ah ! vivez.

(*Musique.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; CHARLEMAGNE, WITIKIND, Grands de la Cour, Officiers, Gardes.

(*Charlemagne, décoré de la pourpre, se place sur son trône; plus bas, Imma et Witikind; Eginard au pied du trône. Les Grands entourent Charlemagnes; les Gardes se placent dans le fond.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, le Grand-Visir GIAFFAR, Suite, Esclaves des deux sexes, *portant des présens.*

(*Cérémonie, salut, etc. — L'envoyé du Calife se place sur une estrade, en face du trône.*)

GIAFFAR.

Sublime Empereur d'Occident! le glorieux Aaron al Rachild, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse et des Indes, me députe vers toi. Frappé de l'éclat de tes vertus, il aspire à ton amitié; le Soudan, dont la puissance s'étend des rives du Gange aux Iles de l'Océan Indien, a conçu une si haute idée de ta grandeur, que, pour mériter ton amitié, il t'offre la souveraineté de la Judée, et ne se réserve que le titre de son lieutenant. Ne refuse point ses dons, ô grand prince! sois l'ami du Calife. Que l'auréole de la victoire ceigne toujours ton front auguste! que les roses du bonheur parfument tous les instans de ta vie, et que le vent de l'adversité ne souffle jamais sur tes Etats!

CHARLEMAGNE.

Illustre ambassadeur du puissant Calife des Sarrasins, le nom glorieux d'Aaron al Rachild est parvenu jusqu'à moi; ses exploits, ses vertus, je le sais, lui ont mérité le titre de Héros de l'Orient. C'est à lui que nous devons la connaissance des chiffres indiens, celle du cours des astres, celle des sciences qui, des portes de la mort, rappellent l'homme souffrant au banquet de la vie. Que le nom d'Aaron al Rachild soit respecté des siècles! Ministre de ce grand homme, dis lui que je l'estime, et que je reçois ses dons. Qu'il soit l'ami de Charlemagne, que son règne soit heureux; et que l'arbitre suprême de nos destinées le conserve long-tems sur le trône, pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis!

(*Musique. — On dépose les dons au pied du trône. Parmi ces présens est une clepsydre; le cadran est composé de douze petites portes, qui représentent la division des heures. Chaque porte s'ouvre à l'heure qu'elle doit indiquer et donne passage à un nombre égal de petites boules, qui tombent en différens tems égaux sur un tambour d'airain.*) Ballet d'esclaves Sarrasins.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(*Le théâtre représente un appartement de Charlemagne; on entre par les côtés; en place de porte de fond est une fenêtre très-large et qui prend de la hauteur d'appui jusqu'en haut.* Cette fenêtre est ouverte. *On voit tomber la neige à gros flocons. L'horloge d'eau est sur une table, ainsi qu'une lumière dans un flambeau de forme antique. Six fauteuils. Une autre table couverte d'un tapis verd, avec plumes, écritoire, parchemins.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

WILFRID, *seul.*

(*Il regarde à la fenêtre; paraît agité, et y reste quelques instans.*) *Musique.*

Mille escadrons! c'est l'Enfer qui s'en mêle. Forcé de passer presqu'en entier la nuit avec l'Empereur, et par un tems superbe! Pas un rayon de lune, pas une étoile! Une obscurité à faire plaisir! Apeine a-t-il pénétré dans l'appartement d'Imma, que la neige tombe à gros flocons; il y en a déjà un demi pied sur terre. Là! comment sortira-t-il à présent? Comment traversera-t-il la cour, pour regagner sa demeure, sans que ses pieds empreints dans cette maudite neige trahissent le mystère? Par la mort! il y a de quoi perdre l'esprit!

(*Il approche de l'horloge, dont cinq portes sont ouvertes.*) (Musique.)

Cinq portes ouvertes! Déjà cinq heures!

(*La sixième porte s'ouvre: six boules vont frapper l'airain, en six tems égaux.*)

Bon! la sixième!... Vive Dieu! si Charlemagne, qui ne dort jamais, allait se lever! s'il venait ici! Commençons par fermer cette fenêtre.... Je l'avais bien dit; il est partout!

SCÈNE II.

(*Charlemagne tient une lumière, qu'il dépose sur la table.*)

CHARLEMAGNE, WILFRID.

CHARLEMAGNE.

Déjà levé, Wilfrid?

WILFRID.

Corbleu! Votre Majesté! un soldat doit-il rester étendu sur la plume, quand son général est debout?

CHARLEMAGNE.

Tu as rempli ta tâche, mon ami; la mienne est de tous les instans : il faut que le berger veille, pour que le troupeau dorme en paix.

WILFRID.

Vive Dieu ! le troupeau doit être tranquille, car vous ne dormez guère.

CHARLEMAGNE.

Le travail est mon élément.

WILFRID.

Comment un homme peut-il suffire à tant de fatigues ? Mais vous êtes plus qu'un homme.

CHARLEMAGNE, *souriant.*

Tu le crois?

WILFRID.

Je voudrais voir à votre place les Dagobert, les Chilpéric, tous ces rois fainéans, et ceux qui les regrettent ! ils trouveraient le sceptre un peu lourd à porter.

CHARLEMAGNE.

Où vas-tu ?

WILFRID.

Fermer cette fenêtre.

CHARLEMAGNE.

Non, laisse-là ouverte; jai des observations à faire sur les astres.

WILFRID.

Les astres ! vous n'en distingueriez pas un : ne voyez-vous pas que le tems crève de neige?

CHARLEMAGNE.

Tu as raison ; mais, n'importe.

WILFRID.

Le froid pourrait vous incommoder.

CHARLEMAGNE.

Eh ! mon ami, quand je couche sur la dure, exposé aux injures de l'air, suis-je plus à l'abri du froid qu'ici ?

WILFRID.

Corbleu ! Votre Majesté ! à la guerre, comme à la guerre. Là, il y a nécessité; ici, il n'y en a pas; et le berger doit se conserver pour le troupeau.

CHARLEMAGNE.

Sois tranquille, mon ami.

WILFRID.

C'est que....

CHARLEMAGNE

J'ai besoin d'être seul : laisse moi.

WILFRID, *à part.*

Ah ! diable ! (*haut.*) Je me retire.

CHARLEMAGNE, *se croyant seul.*

Le Conseil va s'assembler de bonne heure, et....

WILFRID, *revenant.*

Mon général, vous croyez donc que cette fenêtre?....

CHARLEMAGNE.

Je la fermerai si elle m'incommode.

WILFRID.

Non, je suis là, Votre Majesté appellera. Mais ne vous exposez pas; ménagez-vous, mon prince, ménagez-vous. (*Il s'éloigne, et regarde à la fenêtre.*) Personne encore! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHARLEMAGNE, *seul.*

Je dois m'occuper de l'exécution des promesses que j'ai faites à Witikind. Ce prince fier, ami de l'indépendance, a défendu ses foyers; dois-je lui en faire un crime? Non, sans doute. L'honneur, la loyauté, forment la base de son caractère. Touché de l'amitié de Charles, comblé de ses bienfaits, et devenu l'époux d'Imma, Witikind sera le plus ferme appui de ma couronne. (*Musique.* — *Il va à la fenêtre.*) Wilfrid à raison, il est impossible de distinguer.... (*Musique.*) De la lumière chez Imma! si matin! Que signifie?....La porte s'ouvre. Que vois-je? Quel est le téméraire?... Il a disparu. Sans doute la crainte qu'on apperçoive la trace de ses pas empreints sur la neige.... Observons. (*Musique.*) En croirai-je mes yeux? Une femme!.... ma fille, sans doute, transportant dans ses bras l'audacieux! Ressource ingénieuse d'une amour criminel! Criminel! Approfondissons ce mystère qui m'étonne. Malgré moi je me sens ému, touché d'admiration. Je crois entrevoir dans cet événement quelque chose de divin. Mais si je fais grace à la sensible Imma, l'insolent qui m'outrage sera puni, et sa mort instruira l'univers de son crime et de ma vengeance! qu'il soit arrêté, chargé de fers!....Que vais-je faire? rendre public le déshonneur de ma fille!...

SCÈNE IV.

CHARLEMAGNE, un OFFICIER, Gardes.

L'OFFICIER.

Seigneur, vous avez engagé hier au soir le prince Witikind à se rendre ici, vers l'aube du jour. Il attend vos ordres.

CHARLEMAGNE.

Witikind! qu'il vienne. Dans quelques instans, vous vous rendrez à l'appartement d'Imma; vous lui direz que je l'attends ici. (*L'Officier sort. Un garde ferme la fenêtre.*)

Witikind! Je lui destinais la main de ma fille!... N'importe, dissimulons. Je découvrirai sans doute....

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, WITIKIND, Gardes.

CHARLEMAGNE.

Venez, digne guerrier; vous avez mérité mon estime; je vous ai promis de vous en donner des preuves, et ce matin même j'annoncerai au Conseil le choix que j'ai fait de vous pour gouverner les Angrivariens. A ces contrées, situées entre l'Elbe et la source de la Péga, je joindrai les antiques domaines des Cattes, des Bructères et des Sicambres. Je veux que Witikind, nommé duc d'Angrie, y soit considéré comme souverain, et non comme le vassal de Charles. C'est ainsi que le chef des Francs honore la valeur.

WITIKIND.

A cette noble vengeance, je reconnais le plus grand homme de son siècle. Long-tems je combattis Charlemagne; je rendais hommage à sa vertu guerrière: mais je n'admirais en lui que le conquérant, le prince constamment victorieux. J'ai vu de près ce héros, et je me suis senti pénétré d'un respect religieux; par une faveur qui tient du prodige, et que jamais le ciel n'avait accordé à la terre, Charlemagne réunit ces dons précieux, nobles attributs de la divinité, dont un seul suffit pour faire adorer un monarque. Heureux, mille fois heureux les peuples qui vivent sous ses lois! Pour moi, qui fus son ennemi, vaincu par sa clémence plus encore que par ses armes, honoré de l'amitié d'un héros; l'expression manque à ma reconnaissance. Mais c'est dans le bienfait lui-même que ce prince généreux trouve le prix du bienfait; il est heureux, du bonheur qu'il fait naître, et qu'il répand partout où s'adressent ses pas.

CHARLEMAGNE.

Je pardonne à l'explosion d'un cœur reconnaissant, ces éloges flatteurs, qui souvent sont devenus funestes aux princes; c'est une coupe empoisonnée; le miel est sur ses bords, l'absynthe est au fond du vase. J'ai fait pour Witikind ce que la justice exigeait de moi. J'ai voulu faire plus encore, les Destins ne l'ont pas permis.

WITIKIND.

Faire plus, seigneur! Eh! quel bienfait pourriez-vous ajouter à tous ceux dont vous m'avez comblé? Il en est un sans doute, qui seul pourrait flatter Witikind; et si l'éclat du sang de Charlemagne ne m'eût imposé un silence respectueux....

CHARLEMAGNE, *l'interrompant.*

Witikind! dans quelques instans le Conseil va s'assembler; ce Conseil sera secret; je n'y admettrai que trois de mes conseillers intimes, un événement imprévu l'exige. Vous assisterez à ce Conseil: voilà ma réponse. J'ai besoin de m'entretenir avec ma fille; elle s'avance.... Comptez sur l'amitié de Charles.

(*Witikind salue et sort. — Charlemagne fait signe aux gardes de s'éloigner.*)

SCÈNE VI.

CHARLEMAGNE, IMMA.

IMMA.

Vous avez désiré ma présence, seigneur, et je me rends à vos ordres.

CHARLEMAGNE.

Eh! pourquoi mon Imma ne se sert-elle plus du doux nom de Père?

IMMA.

Seigneur ..... mon père! pardonnez. Appellée si matin auprès de vous, j'ai craint.....

CHARLEMAGNE.

Eh! pourquoi la crainte a-t-elle succédé à cette joie pure et naïve qui brillait sur le front d'Imma, quand elle paraissait devant moi?

IMMA.

Vous ne m'appellez jamais, seigneur, dans ces momens consacrés au repos.

CHARLEMAGNE.

Je savais qu'Imma ne reposait pas.

IMMA.

(*A part.*) Dieu! (*haut.*) Vous saviez, seigneur?....

CHARLEMAGNE.

J'ai vu de la lumière chez ma fille: j'avais à l'entretenir d'une affaire importante, est-il donc étonnant que j'aie choisi l'instant où nous pouvions être seuls?....

IMMA.

Ah! sans doute, mon père, tous les instans d'Imma doivent vous être consacrés. Mais quelle affaire si pressante?....

CHARLEMAGNE.

Je viens de nommer Witikind duc d'Angrie. Il aspire à la main de ma fille, et cet hymen...

IMMA.

Witikind? seigneur; lui qui fut constamment votre ennemi!

CHARLEMAGNE.

Il est vaincu, toute animosité cesse, et l'humanité, l'amitié la remplacent.

IMMA.

Sans doute, il est digne de vous, seigneur, de combler de bienfaits jusqu'à vos ennemis. Tel est l'exemple rare et glorieux que vous donnez à la terre étonnée. Mais ne pouvez-vous vous montrer généreux envers le chef de ces Saxons, tant de fois révoltés, qu'en lui sacrifiant votre fille?

CHARLEMAGNE.

Vous sacrifier? Imma!

IMMA.

Eh ! seigneur, en éloignant pour jamais votre fille, en la séparant du meilleur, du plus tendre des pères, n'est-ce pas la sacrifier ? n'est-ce pas l'arracher au bonheur ?

CHARLEMAGNE.

Destinée par sa naissance à faire le bonheur d'un prince ami de Charles, Imma n'a-t-elle pas prévu qu'un jour elle serait forcée de quitter son père pour suivre son époux ?

IMMA.

Ah ! jamais !

CHARLEMAGNE.

Eh ! quoi, vous renonceriez à des nœuds ?....

IMMA.

Oui ! j'en fais le serment, mon père, si vous daignez me laisser jouir du bonheur de vous consacrer tous les instans de ma vie.

CHARLEMAGNE.

Vous m'étonnez, Imma ! Mais je lis au fond de votre cœur ; sans doute un mortel indigne de vous a fait impression sur votre âme sensible ?... IMMA.

Seigneur !....

CHARLEMAGNE.

Peut-être même cet audacieux a-t-il déjà reçu vos sermens.....

IMMA.

Arrêtez ! mon père ! je suis fille de Charlemagne, et je connais les devoirs que m'impose ce titre glorieux : si j'avais à rougir d'un sentiment trop tendre, du moins ce fatal secret resterait enseveli dans le fond de mon cœur.

CHARLEMAGNE.

Imma ! Imma ! qu'est devenue cette candeur touchante qui distinguait une fille modeste, l'ornement, le modèle de son sexe ? Une ardeur insensée a tout détruit. Son cœur n'est plus le séjour de l'innocence, sa bouche n'est plus l'asile de la vérité !

IMMA.

Seigneur, par pitié !....

CHARLEMAGNE.

Sachez que, témoin des événemens de cette nuit funeste, j'ai vu cet audacieux.....

IMMA.

Dieu ! Éginard !

CHARLEMAGNE, *vivement.*

Éginard !

IMMA.

Malheureuse ! qu'ai-je dit ? Vous ne le connaissiez pas !

CHARLEMAGNE.

Cet intérêt, qui décèle votre intelligence criminelle, ne fera que hâter le juste châtiment dû à sa perfidie.

IMMA.

Mon père! j'embrasse vos genoux! Éginard n'est point coupable.

CHARLEMAGNE.

Il n'est pas coupable! un séducteur!....

IMMA.

Jamais l'aveu de cet amour ne sortit de sa bouche.

CHARLEMAGNE.

Il ose s'introduire la nuit dans l'appartement d'Imma!

IMMA.

Éginard a prévu vos projets, seigneur, et n'a point eu le courage d'en être le témoin. Il se dispose à quitter ces lieux, à s'ensevelir dans une retraite profonde : il a voulu m'instruire de ses desseins.....

CHARLEMAGNE.

Et vous l'avez reçu dans les ténèbres de la nuit! Imma! fille imprudente! qu'avez-vous fait? J'étais fier de mon Imma, et c'est elle qui détruit mon bonheur!

IMMA.

Mon père! ne nous accablez point de votre colère; Éginard n'est qu'infortuné, il n'est point criminel. Vous êtes bon, généreux, souffrez qu'il s'éloigne. Que jamais Éginard ne s'offre aux yeux d'Imma; mais qu'Imma ne perde point la tendresse de son père!

CHARLEMAGNE.

En vain vous défendez un ingrat qui a trahi ma confiance, qui oublie mes bontés, qui m'abandonne à l'instant où je lui donne les marques les plus touchantes de mon affection..... J'entends du bruit; on vient. Retirez-vous, Imma; allez cacher votre honte et vos remords. Bientôt vous connaîtrez mes ordres.

(*Imma tend les bras vers lui; il est sur le point de voler à elle, et se retient. Elle sort lentement; il la regarde tendrement. Elle se retourne; il feint de ne pas la regarder. Elle sort enfin désespérée. Il fait connaître par son geste combien il lui en coûte de ne pas lui pardonner. Musiq.*)

SCÈNE VII.

CHARLEMAGNE, WILFRID.

WILFRID.

Vive Dieu! mon général, savez-vous que le palais est assiégé? et par une belle jeunesse, encore! Corbleu! ça ne ressemble pas du tout au pauvre diable de Wilfrid : ça n'est ni manchot, ni boiteux! et surtout un petit escadron femelle, qui vous a des yeux! une tournure! Par les houris de Mahomet! si de pareils assiégeans se présentaient en tems de guerre, on leur aurait bientôt ouvert les portes de la citadelle!

CHARLEMAGNE.

Qu'est-ce donc, Wilfrid?

WILFRID.

Seigneur, c'est un régiment de jeunes garçons et de jeunes filles des environs, qui crient : *vive l'Empereur!* sans l'avoir vu, qui veulent le voir, pour le crier encore, et qui sont affamés de voir un héros.

CHARLEMAGNE.

Mon ami, le conseil va s'assembler. Des intérêts pressans m'occupent : congédie ces braves gens, et sur-tout qu'on les récompense libéralement de leur zèle et de leur empressement.

WILFRID.

Face d'homme fait vertu, mon général, et il n'y a que la face du prince qui puisse les satisfaire. Ça ne se paye pas avec de l'or, ça. Mais, n'importe : vous l'ordonner, cela suffit. (*A part.*) Ils attendront.

CHARLEMAGNE.

Fais entrer mon Capitaine des Gardes.

WILFRID, *à part.*

Diable! il a l'air inquiet, agité. Qu'est-ce que cela signifie? Aurait-il découvert?.... (*Il sort.*)

CHARLEMAGNE.

Quel est donc l'empire de cette passion funeste qui force Éginard à quitter un prince dont il est aimé, à renoncer à tous les avantages qu'il avait droit d'attendre d'un monarque sensible et reconnaissant?....

SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, UN OFFICIER, Gardes.

L'OFFICIER.

Seigneur.....

CHARLEMAGNE.

Les membres du Conseil sont-ils arrivés?

L'OFFICIER.

Trois seulement ont paru. Ce sont ceux qui assistent ordinairement au Conseil privé; les autres ne tarderont sans doute pas à paraître.

CHARLEMAGNE.

Il suffit de ceux qui sont présens. Le Conseil sera secret. Witikind est-il avec les membres du Conseil?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur.

CHARLEMAGNE.

Il y prendra place avec eux. — Wilfrid?

WILFRID.

WILFRID.

Mon général?

CHARLEMAGNE.

Avertissez Éginard de se rendre ici. Il est étonnant qu'il n'ait point encore paru. (*Il sort, ainsi que les officiers et les gardes.*)

Musique.

SCENE IX.

WILFRID, *seul.*

Vive Dieu! il y a quelque chose sur le tapis. Un conseil secret.... Witikind admis à ce conseil..... la mauvaise humeur de Charles..... tout cela ne pronostique rien de bon. Cette maudite fenêtre etait ouverte..... Je crains..... Prévenons Eginard..... Le voici.

SCENE X.

(*Deux huissiers du Conseil entrent. Deux domestiques retirent la table, qu'ils placent dans la coulisse. Ils placent ensuite cinq fauteuils en demi cercle, et le fauteuil de Charlemagne en face de ceux des conseillers. Ils sortent. Eginard entre. Il tient des parchemins qu'il dépose sur la table; il s'assied et parcourt ces parchemins.*)

SCENE XI.

EGINARD, WILFRID.

WILFRID, *à demi-voix.*

Brave Eginard! soyez sur vos gardes.

ÉGINARD.

Que veux-tu dire, Wilfrid?

WILFRID.

Qu'il se passe ici quelque chose que je ne conçois pas. Morbleu! je crains quelque ruse de guerre!

EGINARD.

Eh! qu'ai-je à redouter? je vais à l'instant m'éloigner pour jamais. Imma a reçu mes adieux.

WILFRID.

Corbleu! que dites-vous là? Vos adieux!

EGINARD.

Imma sait que je l'adore; elle connaît mon amour, mes regrets. Oh! pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait naître dans un rang plus élevé? Je serais heureux, Wilfrid!.... je suis aimé.

WILFRID.

Je m'en doutais.

ÉGINARD.

La surprise, la douleur avaient troublé ses esprits; ses pleurs ont coulé.... et j'ai arraché de sa bouche l'aveu du plus tendre retour; aveu plein de charmes! mais qui ne fait qu'accroître le désespoir où je suis d'être forcé de m'éloigner d'elle.

WILFRID.

Eh! pourquoi vous éloigner? pourquoi partir? pourquoi ne pas déposer vos secrets dans le sein du meilleur des pères? Vive dieu! allez trouver Charlemagne, tombez à ses genoux. Il vous aime, il aime sa fille; il est juste, bon, sensible, généreux....

ÉGINARD.

Ton amitié t'égare, Wilfrid; Imma est destinée au prince Witikind.

WILFRID.

Witikind! Mille escadrons armés! battez-vous. Un combat singulier.... en champ-clos.... à outrance! vous triompherez, je vous le dis, moi, Wilfrid; j'en suis sûr. Vous avez pour vous la justice, la reconnaissance et l'amour: gage de bataille, morbleu! La belle Imma doit-être le prix de la valeur.

ÉGINARD.

Je te le répète, mon ami, tu t'abuses!.... Mais déjà les membres du Conseil paraissent, éloigne toi.

WILFRID, *à part.*

Observons. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ÉGINARD, ALCUIN, deux autres Conseillers, WITIKIND, WILFRID, deux Huissiers du Conseil, Gardes; *ensuite* CHARLEMAGNE, *qui vient d'un autre côté, au milieu de ses gardes.*

(*Salut. — Musique.*)

CHARLEMAGNE.

Qu'on veille exactement à ce que personne ne pénètre en ces lieux, pendant la durée du Conseil.

(*Il fait signe aux huissiers et aux gardes de s'éloigner. Tous s'éloignent. Charlemagne tient un parchemin roulé. — Musique.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté Wilfrid, les Huissiers et les Gardes.*

CHARLEMAGNE, *à Witikind.*

Prince, duc d'Angrie, prenez place au rang des membres du Conseil.

(*Alcuin est au milieu, les deux Conseillers à ses côtés. — Witikind se place du côté opposé aux spectateurs.*)

Et vous aussi, Éginard ; il est inutile que vous teniez la plume.

(*Éginard se place ; il est le plus près des spectateurs. — Charlemagne s'assied.*)

CHARLEMAGNE.

Ministres de Charles, ce n'est point pour conférer avec vous sur les grands intérêts de l'État, que je vous ai convoqués en Conseil secret. Un événement inattendu vient de me plonger dans la douleur la plus profonde ; et c'est dans votre sein que j'ai voulu déposer ce funeste secret. Partout j'ai triomphé des ennemis de ma gloire, de la grandeur, de la prospérité de l'Empire : et quand Charles n'a plus rien à redouter à l'extérieur de leurs efforts impuissans, c'est dans ses États, dans son palais, sous ses yeux, et parmi les objets les plus chers à son cœur, qu'il retrouve des ennemis.

(*Éginard est agité ; son trouble croît à chaque instant.*)

ALCUIN.

Hé ! quoi, seigneur !....

CHARLEMAGNE.

Sage Alcuin, vous tous qui m'écoutez, quelque soit votre étonnement, votre indignation, votre effroi, de quelques mouvemens enfin que vous soyez agités, j'exige de vous le silence le plus profond. — Dans le nombre des enfans que le ciel m'a donnés, mon cœur avait distingué Imma, Imma que la nature a comblé de ses dons les plus précieux. J'avais destiné sa main à Witikind, devenu duc souverain d'Angrie.

(*Trouble de Witikind. — L'agitation d'Éginard augmente.*)

Une passion fatale a renversé mes projets. Un sujet audacieux n'a pas craint de lever les yeux sur ma fille ; il est parvenu à la rendre sensible ; il a osé violer, cette nuit même, l'asile de la pudeur ; et de ces mêmes lieux, j'ai vu ce téméraire sortant de l'appartement d'Imma. L'obscurité ne m'a pas permis de le reconnaître ; mais quel qu'il soit, il doit être puni. Et c'est à vous, sage Al-

cuin, c'est à ces Conseillers fidèles, à venger ma gloire outragée, à prononcer sur le sort de ce sujet criminel.

ALCUIN.

Seigneur, quelque soit le coupable, la peine la plus sévère peut seule expier son offense. Il n'a pas craint d'outrager la majesté du trône et l'auguste sang de Charlemagne ; il n'est pas en votre pouvoir de pardonner.

2e. CONSEILLER.

Je sais combien il est doux pour le plus généreux des princes d'écouter la voix de la clémence ; mais la nature de cet attentat ne laisse à sa gloire outragée que le choix du châtiment reservé au coupable.

3e. CONSEILLER.

La sagesse a parlé par la bouche de vos ministres, seigneur, et je partage leur opinion.

CHARLEMAGNE.

Vous, Witikind, vous que cet événement funeste touche de plus près, puisque vous aspiriez à la main d'Imma, parlez.

WITIKIND.

J'oserai, seigneur, n'être pas de l'avis de votre Conseil ; j'oserai prendre la défense du malheur. Imma n'est point coupable ; le mortel heureux qu'Imma a distingué ne peut-être qu'un homme vertueux. Sans doute un prince seul a droit d'adresser ses vœux à la fille de Charlemagne : mais les dignités sans vertu sont-elles plus recommandables que la vertu sans dignités ? et n'appartient il pas au heros du siècle de réparer les torts de la fortune, en elevant jusqu'à lui l'homme de mérite, que le hasard plaça loin des degrés du trône ? Oublier une offense, excuser une erreur, plaindre l'humanité, honorer la vertu, essuyer les larmes et répandre le bonheur, voilà, seigneur, voilà la véritable gloire : cette gloire est la vôtre ; elle seule est digne d'un héros.

CHARLEMAGNE.

J'attendais cette réponse de Witikind. Mais s'il parle en prince généreux, je dois agir en père, en monarque outragé. Vous, Eginard prononcez, cet outrage fait à la majesté du trône : peut-il être pardonné ?

ÉGINARD, *après un silence.*

Le coupable doit être puni.

CHARLEMAGNE.

Il a mérité la mort.

ÉGINARD, *idem.*

Il a mérité la mort.

CHARLEMAGNE.

J'avais prévu la décision du Conseil, et j'ai fait rédiger l'arrêt. Comme secrétaire d'état, Eginard, cette arrêt doit être signé par vous.

EGINARD, *prenant le parchemin.*

Seigneur..... j'obéis. (*Il signe.*)

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, IMMA, Femmes de sa Suite.

IMMA, *aux genoux de Charlemagne.*

Grâce ! grâce ! seigneur.

CHARLEMAGNE.

Il n'est plus tems ; le coupable vient de signer son arrêt.

TOUS.

Eginard !

EGINARD.

J'apporte ma tête à vos pieds, seigneur. J'ai mérité mon sort; je le subirai sans murmure : mais je suis seul coupable. Le jour n'est pas plus pur que le cœur d'Imma. Jamais ce fatal secret n'est échappé de ma bouche qu'à l'instant où je lui disais un éternel adieu, pour aller ensevelir dans la plus horrible solitude mon criminel amour, mes tourmens et mes remords !

CHARLEMAGNE.

Eginard ! vous que j'aimais ! vous que je me plaisais à nommer mon fils ! vous m'avez forcé à devenir votre juge! Levez-vous; votre sort est fixé : cette décision est irrévocable.

IMMA.

Mon père ! il vous sauva la vie, et vous l'envoyez à la mort ! Ordonnez donc aussi qu'on y conduise votre malheureuse fille. Si cet amour est un crime, Imma est aussi coupable qu'Eginard. Apprenez que je l'aimais; que le même trait avait frappé nos cœurs! Jamais, sans doute, Eginard n'eût obtenu l'aveu des sentimens qu'il m'avait inspirés, si cet aveu ne m'avait été arraché par le spectacle déchirant de sa douleur, de son désespoir; par la nécessité où il était de s'éloigner pour jamais de la cour d'un prince qu'il respecte, qu'il chérit comme un père : par celle où je me trouvais d'obéir à vos ordres, et de devenir l'épouse d'un prince... estimable, sans doute, et qui mérite d'être aimé, mais auquel Imma ne pouvait offrir qu'un cœur brisé par la douleur, indifférent pour tout autre que celui qui avait su le charmer. Mon père ! vous frapperiez à la fois deux victimes. Non ! vous n'exécuterez point cet arrêt cruel. Mon père! il est si doux de pardonner !

CHARLEMAGNE.

Pardonner ! après l'éclat qu'a produit cet événement funeste ! le coupable doit périr.... ou devenir l'époux d'Imma.

IMMA.

Mon père !

CHARLEMAGNE.

Mais un prince seul peut aspirer à la main de la fille de Charlemagne. Eginard ! voilà votre arrêt : lisez.

EGINARD, *jetant les yeux sur l'écrit.*

Seigneur !.... Mon père !

(*Il se jette à ses pieds.*)

Hé ! quoi, vous daignez m'élever ?...

CHARLEMAGNE.

A la dignité de prince, et tout est réparé.

WILFRID.

Vivat!

CHARLEMAGNE.

J'ai fait rédiger ce brevet, que vous avez signé comme votre arrêt de mort. Votre imprudence méritait cette leçon. Eginard, soyez heureux, je vous accorde Imma.

EGINARD.

Seigneur !....

IMMA.

Mon père !

WILFRID.

C'est ça ! c'est ça !

WITIKIND.

Toujours Charlemagne !

CHARLEMAGNE.

Le droit de pardonner est le plus bel attribut du pouvoir. C'est par la clémence que les rois sont sur la terre les images de la Divinité. — Eginard ! sois toujours l'ami de Charles, et que ta sagesse dans les Conseils égale ton intrépidité dans les combats. — Que le commerce, que les arts, enfans de la paix, fassent de la France le plus puissant des Empires. Que les Peuples respirent ; qu'ils soient heureux ! et que dans les siècles les plus reculés, quand la sagesse éternelle leur donnera pour appui un de ces mortels privilégiés que la Nature ne crée qu'à de longs intervalles, nos neveux reportent encore avec émotion leurs pensées vers le siècle de Charlemagne !

Fin du IIIe. et dernier Acte.

PQ
2019
P65E4

Plancher-Valcour, Philippe
Alexandre Louis Pierre
Éginard et Imma

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY